

La famille Morier en Angleterre

Autor(en): **Bonneval, Jean de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **63 (1955)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-48708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La famille Morier en Angleterre

Certains centenaires semblent frappés d'ostracisme. Celui de l'humble charpentier vaudois qui, peu avant 1750, quittait les bords du Léman pour se joindre aux hardis pionniers suisses d'Asie-Mineure, est de ceux-là. A défaut de fêtes et de discours, qu'il soit donc permis de consacrer un souvenir au père et aux membres de cette glorieuse pléiade de diplomates qui, pendant près de cent cinquante ans, furent les acteurs de tous les événements internationaux dont l'Europe agitée du XIX^e et du début du XX^e siècle fut le théâtre. On se doit, dans le canton qui les vit naître, d'évoquer la mémoire de ces Vaudois d'origine, qui furent mêlés aux coalitions du Premier Empire, au Congrès de Vienne, à la conclusion de la Sainte-Alliance, au Sonderbund, aux subtilités de la diplomatie persane, plus tard à la politique de Bismarck, d'Isabelle d'Espagne, du tsar Alexandre III, avant de voir enfin leur arrière-petite-fille épouser l'un des signataires de l'armistice de Rethondes.

Les Morier sont originaires de Château-d'Œx. Aucun texte ne permet d'ajouter foi aux dires de ceux qui prétendent que cette famille ne serait qu'une branche de la maison française des Morhier, fixée dans le canton de Vaud à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes. La prudence exige qu'on n'attribue pas à cette assertion plus que sa valeur de tradition familiale.

Il y a un peu plus de deux cents ans, l'un d'eux, à qui le métier de menuisier-charpentier qu'il exerçait à Vevey n'apportait pas une satisfaction suffisante à ses goûts d'aventure, s'embarqua pour Smyrne, accompagné de sa jeune femme. Et c'est ainsi que son fils Isaac naquit sur les bords de la mer Egée, le 12 août 1750.

Comme tous les Européens résidant à Smyrne, le jeune Isaac Morier fut commerçant. Semi-oriental de naissance, il sut gagner la confiance de ses clients et fut bientôt propriétaire d'entrepôts considérés à juste titre comme les plus importants de cette capi-

tale du négoce. Sa situation et le succès de ses affaires lui imposaient un mode de vie plus conforme à son nouveau rang. Suisse-français, il se rapprocha de ceux qui possédaient la même formation que lui. C'est ainsi qu'il entra en rapport avec David van Lennep, consul général de Hollande en Anatolie et président de la Compagnie hollandaise du Levant. Ce diplomate-négociant avait épousé une demoiselle Leystar, Néerlandaise comme lui, mais fille d'une Française réfugiée, M^{lle} de La Fontaine, dont l'influence sur toute sa famille fut considérable. A cette culture française et classique, la Grèce si proche avait apporté tout ce que l'antiquité hellène possède d'art, de pureté, de poésie ; l'Orient y avait ajouté le reflet de ses splendeurs, de sa formation, de sa finesse. Dépositaire d'un tel ensemble de richesses intellectuelles, quoi d'étonnant à ce que le ménage van Lennep, dont les qualités morales ne le cédaient en rien aux dons de l'esprit, fût de ceux qui marquent une génération. Rien de plus naturel aussi que les enfants issus de tels parents aient été remarquables. Ils furent très nombreux. Mais que dire des cinq filles ? Belles, elles l'étaient de cette beauté que le plus difficile ne songe à critiquer, de cette beauté sculpturale que l'âge même n'ose attaquer et à laquelle la grâce vient ajouter un charme supplémentaire. Romney nous a conservé les traits de trois d'entre elles. Ces portraits comptent parmi les plus célèbres du grand peintre et, à les contempler, on ne s'étonne pas que la maison van Lennep fût accueillante. Au premier arrivé, la meilleure place : Isaac Morier conquît l'aînée, déesse comme les autres, toute de douceur et d'amour, peut-être la plus complète de la famille ¹.

Mariés en 1775, tout souriait au jeune ménage Morier. Les affaires étaient prospères, aucun nuage à l'horizon. Quatre enfants naquirent et, dès 1787, il fallut songer à leur éducation. L'Orient n'offrait aucune possibilité, la France aucune sécurité ; on se décida pour l'Angleterre. La petite famille débarqua donc à Liverpool en 1788, sans soupçonner qu'une page venait de se tourner pour toujours dans le livre de la vie de ses membres. Trois ans plus tard, rappelé par ses affaires, Isaac Morier regagnait l'Asie-Mineure, laissant sa femme s'occuper seule des

¹ Les deux sœurs de Clara van Lennep dont Romney a également fait le portrait sont Cornelia, qui épousa l'amiral Waldegrave, premier baron Radstock (1753-1825), et Anne, qui épousa le marquis de Chabannes de la Palice (1762-1836).

enfants. Les collèges anglais se chargèrent d'imprimer aux garçons une certaine mentalité britannique, mais il suffit de parcourir quelques-unes des lettres du père à ses fils pour comprendre quelle influence celui-ci ne cessa d'exercer sur eux dans les moindres circonstances de la vie agitée et lointaine qui allait tous les entraîner successivement.

L'aîné partit le premier. John-Philipp Morier, Jack pour sa famille, était né à Smyrne le 9 novembre 1776. Dès 1799, il est attaché à l'ambassade de Constantinople en tant que secrétaire de Lord Elgin, plus connu comme archéologue — l'acquéreur des « Elgin marbles » — que comme diplomate. Au début de l'année suivante, il est détaché auprès du Grand Vizir pour surveiller l'expédition que la Turquie a lancée en Egypte contre le général Kléber, à qui Bonaparte a confié la garde de la vallée du Nil. Il rejoignit l'armée ottomane aux environs d'El Arish, à la frontière égyptienne, demeura six mois avec elle et publia un remarquable compte rendu des opérations militaires auxquelles il lui fut donné d'assister ¹. Consul général en Albanie en 1803, il a à contrebalancer l'influence française très forte auprès d'Ali Tebelen, pacha de Janina, le plus puissant des vassaux semi-indépendants de la Sublime Porte. Successivement secrétaire de légation à Washington, en 1810, et en Amérique du Sud, en 1811, il revient en Europe pour être sous-secrétaire d'Etat au Foreign Office en 1815. Il termina sa carrière comme envoyé extraordinaire à Dresde de 1815 à 1825. Chose curieuse, et semblable en cela à son père et à ses frères, Jack Morier demeura citoyen suisse jusqu'en 1803 ; il n'acquit qu'alors la nationalité britannique, après avoir passé quatre ans déjà dans les services de Sa Majesté ².

James Morier, ou Jem, le second fils d'Isaac, né lui aussi à Smyrne, vers 1780, fut à la fois diplomate, voyageur et écrivain. Il exerça ces trois fonctions avec un égal talent. Ses études terminées en Angleterre, à Harrow, il partit pour Constantinople, où se trouvait alors son père. En 1807, Isaac Morier n'est plus le puissant personnage des premières années de son mariage. Le

¹ Sous le titre *Memoir of a Campaign with the Ottoman Army in Egypt from February to July 1800* (London, 1801).

² Il avait épousé, en 1814, Horatia-Maria-Frances, la fille aînée de Lord Hugh Seymour, qui ne lui donna que des filles.

terrible incendie qui a ravagé Smyrne en 1803 n'a pas épargné ses entrepôts. Rien ne subsiste plus de l'immense fortune qu'il avait constituée ; rien non plus de ses espoirs ni de ses projets d'avenir. Mais l'homme était courageux et il n'avait pas voulu sacrifier ses enfants, en utilisant à remonter ses affaires la petite somme qu'il avait mise de côté pour assurer leur éducation ; il avait accepté, en 1804, le poste de consul général de la Compagnie du Levant à Constantinople. Lors de la liquidation de cette entreprise, en 1806, il était devenu consul de Sa Majesté et avait bientôt ajouté à cela les fonctions de représentant de la Compagnie des Indes orientales. Il était encore chargé de ces deux dernières attributions lors de la fameuse peste de 1817, qui devait l'emporter.

C'est pour seconder son père dans ses occupations que James Morier gagne la Turquie en 1807. A vrai dire, il n'y restera que fort peu de temps. Bientôt attaché, en qualité de secrétaire particulier, à la mission de Sir Harford Jones auprès de la cour de Perse, il rejoint son chef à Bombay et est à Téhéran en 1809. Nommé secrétaire d'ambassade sur place, il est aussitôt renvoyé à Londres, via Péra et Janina, porteur d'instructions secrètes. Il a laissé de ce *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie-Mineure et à Constantinople* un récit qui fut accueilli avec enthousiasme en Grande-Bretagne comme en France ¹. Arrivé en Angleterre, il est affecté à Sir Gore Ouseley, qui regagne la Perse chargé de conclure avec ce dernier pays une alliance destinée à détruire partiellement les effets de l'entrevue de Tilsit. Le pacte est signé en 1812, après d'innombrables difficultés que James conte dans son *Second voyage en Perse* ². L'ambassadeur reparti, en 1814, c'est à James Morier qu'incombe la responsabilité des relations diplomatiques avec le shah. Il assumera ces responsabilités jusqu'en 1816. La vie à Téhéran ou à Tabriz — résidence d'été — est facile, le travail peu fatigant. Le représentant du Royaume-Uni sait tirer parti de ces circonstances favorables pour étudier à fond le pays, ses mœurs, sa langue. De ses observations naît *Hajji-*

¹ *A Journey through Persia, Armenia, and Asia Minor to Constantinople, in the years 1808 and 1809* (London, 1812) parut en français en 1813 déjà, et en allemand en 1815.

² *A Second Journey through Persia* parut en même temps, en 1818, à Londres et à Paris. La traduction allemande est de 1820.

*Baba*¹, qui peut être considéré, de nos jours encore, comme un des chefs-d'œuvre de la littérature orientale. De retour en Angleterre, Jem abandonne la « carrière » en 1817 — à part une mission au Mexique qu'il acceptera de faire pour le Foreign Office en 1824-1826 — et se consacre à la littérature. Il y acquit une grande célébrité, au point d'être cité par Walter Scott, dans *The Quarterly Review*, comme « the best novelist of the day », et de voir paraître sous son nom les œuvres d'auteurs inconnus dont les éditeurs tenaient à assurer le succès². Il passa les dernières années de sa vie à Brighton, où il est mort le 19 mars 1849³.

William — ou Bill — le dernier des quatre frères, se « contenta » d'être marin. Né en 1790, après deux années passées à Harrow, il commença sa carrière en 1803 à bord de l'*Illustrious*. Pendant les guerres de l'Empire, il s'illustra dans toutes sortes d'engagements en Méditerranée et c'est un changement survenu à la dernière heure qui lui retira la charge de conduire, en 1815, Napoléon à Sainte-Hélène. Moins connu que ses frères, il couronna par la dignité d'amiral⁴ une carrière toute de mérite et de labeur. Il mourut à Eastbourne le 29 juillet 1864.

Le troisième des fils d'Isaac Morier, David-Richard, sans avoir le brillant de James, fut incontestablement le plus remarquable de la famille. Né à Smyrne le 8 janvier 1784, il avait quitté l'Asie-Mineure encore très jeune. Sur la recommandation de son oncle Waldegrave, Harrow lui avait ouvert ses portes. Qui eût pu prévoir, en cette fin du XVIII^e siècle, que le groupe de jeunes gens rassemblés dans les murs de la vieille école était destiné à donner au Royaume-Uni cette extraordinaire génération d'hommes célèbres qui, au XIX^e siècle, devait faire briller la Grande-Bretagne d'un lustre rarement égalé dans son histoire ? Les condis-

¹ *The Adventures of Hajji Baba, of Ispahan* connu de très nombreuses éditions, entre autres : Londres 1824, 1828, 1831, 1835, 1856, 1863 ; Paris 1824 et 1835 ; Calcutta 1905.

² On peut citer parmi ses ouvrages : *Zohrab, the hostage* (1832 ; en français 1833), *Pepita* (1833), *Ayesha, the maid of Kars* (1834 ; en français 1834 ; en suédois 1836), *Abel Allnutt* (1837), *The Banished* (1839), *An Oriental Tale* (1839), *The Adventures of Tom Spicer* (1840), *The Mirza* (1841), *Misselmah* (1847), *Saint Roche* (1847), *Martin Toutrond, a Frenchman in London* (1849).

³ Il avait épousé Harriet, fille de William Fulke Greville, dont il eut un fils, Greville Morier, qui mourut avant son père au moment où il commençait une carrière au Foreign Office.

⁴ Contre-amiral en 1855, vice-amiral en 1862.

ciples de David Morier se nommaient George Hamilton Gordon, George Gordon, Henri John Temple, Peel, Frederic John Robinson, etc... Autant de noms alors inconnus, autant de gloires éclatantes sous les titres de Lord Aberdeen, Lord Byron, Lord Palmerston, Sir Robert Peel, Lord Goderich, Lord Ripon, etc... Tous restèrent fidèles au jeune étranger, à l'exception d'un seul, Byron, dont l'indifférence fut largement compensée par la solide amitié de Stratford Canning, le futur Lord Stratford de Redcliffe, amitié née aux jours de leur enfance et qui ne devait s'éteindre qu'à la mort de Morier, quatre-vingts ans plus tard.

Comme ses deux aînés, le jeune David embrassa la carrière diplomatique. A peine âgé de vingt ans, il fait ses premières armes à Janina, sous la direction de son frère Jack, avant de passer à Constantinople, en Egypte, à Téhéran. En 1812, il revient à Londres, sans le moindre poste en vue. C'était le temps où Lord Castlereagh, ministre des Affaires étrangères, cherchait à regrouper les puissances coalisées contre Napoléon. Il lui fallait quelqu'un de sûr pour redonner l'impulsion à ce qu'il sentait devoir être le dernier effort des Alliés. Son choix se porta sur Lord Aberdeen, qui n'accepta cette mission qu'à son corps défendant. David Morier, découragé par trop de vaines démarches, s'appête à accepter un poste sans avenir à Malte lorsque — le hasard parfois fait bien les choses — les deux camarades de Harrow se rencontrent dans les rues de Londres, tous deux sur le départ, tous deux pleins d'amertume. Lord Aberdeen appréciait Morier ; sur-le-champ, il se le fait attacher comme secrétaire. A eux deux, ils n'ont pas soixante ans quand ils quittent Yarmouth, le 10 août 1813 !

C'est alors la passionnante aventure des campagnes de la dernière coalition. David Morier est mêlé à tous les événements, à toutes les intrigues : Leipzig, propositions Merfeldt, Congrès de Chatillon, campagne de France, — qu'il suit avec le Quartier général allié en compagnie de Castlereagh et d'Aberdeen, — entrée à Paris, premier traité de paix, Congrès de Vienne enfin, où il prend part aux curieuses tractations qui devaient amener le retour de l'île d'Elbe. Les Cent Jours lui font regagner l'Angleterre avec ses chefs. Le séjour anglais est de courte durée. Le 18 juin, Morier est de nouveau à Paris, préparant avec Castlereagh les conditions du nouveau traité de paix.

La paix signée, David Morier reste en France, en qualité de consul général de Sa Majesté britannique auprès du roi Louis XVIII¹. Ce poste, il le conserve auprès de Charles X, jusqu'en 1830, et encore auprès de Louis-Philippe, jusqu'au 5 avril 1832, date à laquelle le consulat général d'Angleterre en France est supprimé. Presque immédiatement, le 5 juin, Morier est envoyé en Suisse comme ministre plénipotentiaire. Ce que furent les quinze années qu'il passa dans le pays de ses ancêtres, il suffit d'évoquer les origines du Sonderbund pour le deviner. Morier fut intimement mêlé à toutes les péripéties de cette période troublée de l'histoire de la Confédération et il eut, maintes fois, à se livrer à de délicates négociations. Pour finir, sa politique ne satisfaisant pas le nouveau ministre des Affaires étrangères, Lord Palmerston, — son ancien camarade, — il fut amené à se retirer, en juin 1847. Il laissait après lui le souvenir d'un fin diplomate et d'un homme profondément juste, « model of the piety and virtue of the antique mould »². Il vécut encore trente ans dans la retraite, fixé dans les environs de Londres³, et mourut à quatre-vingt-treize ans, le 13 juillet 1877.

Son fils Robert — dernier représentant mâle de la famille — avait déjà repris le flambeau. Né à Paris le 31 mars 1826, il avait fait ses études à Oxford et était entré dans la diplomatie en 1851. Attaché à Vienne (1853) et à Berlin (1858), secrétaire de légation à Athènes (1865), puis à Francfort (1866), chargé d'affaires à Darmstadt (1866), à Stuttgart (1871) et à Munich (1872), il était ministre plénipotentiaire au Portugal à la mort de son père. A Lisbonne de 1876 à 1881, il passa ensuite trois ans à Madrid, avant de devenir ambassadeur d'Angleterre à Saint-Petersbourg, en 1884. Son extraordinaire connaissance des affaires allemandes, ses qualités et son prestige personnel, ses relations avec les souverains et les hommes les plus importants de son temps firent de lui un des plus grands diplomates anglais et lui permirent d'exer-

¹ Nommé en novembre 1814 déjà, ce n'est qu'en septembre 1815, une fois terminés les travaux du Traité de Paris, que Morier put entrer en fonction. C'est à Paris qu'il épousera Anna Jones.

² R. WEMYSS, *Memoirs and Letters of the right hon. Sir Robert Morier*, London 1911, I, p. 3.

³ Il publia alors : *What has Religion to do with Politics?* (London 1848), *Photo, the Suliote, a Tale of Modern Greece* (London 1857), *The Basis of Morality* (London 1869).

cer une influence prépondérante sur la politique de l'Europe dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Anobli en 1882, décoré d'une quantité d'ordres anglais et étrangers, docteur *honoris causa* des universités d'Oxford et d'Edimbourg, Sir Robert Morier, sa santé éprouvée par son travail et par le climat de Saint-Petersbourg, demanda en 1891 l'ambassade de Rome, devenue vacante. Les pressantes instances du tsar Alexandre III, qui désirait que d'importantes questions fussent encore réglées avec lui, le firent renoncer à ce désir et demeurer en Russie. Malgré un séjour en Crimée, il ne parvint pas, en 1893, à se remettre d'une mauvaise grippe et il mourut à Montreux, tout près de ce Vevey que son arrière-grand-père avait quitté quelque cent cinquante ans auparavant, le 16 novembre 1893¹.

Toute ville possède « son » grand homme, mais peut-on en citer beaucoup dont un des enfants ait fourni, à l'Europe du XIX^e siècle, cinq personnages dont le moins célèbre serait digne d'avoir son monument ? Je n'en connais pas d'autre que Vevey².

JEAN DE BONNEVAL.

¹ Il avait épousé en 1861 Alice, fille du général Jonathan Peel, qui lui donna un fils, Victor-Albert-Louis, — dont la mort prématurée en 1892 fut un coup terrible pour lui, — et une fille, Rosslyn, qui devait épouser Lord Wester Wemyss, premier Lord de l'Amirauté pendant la Grande Guerre et signataire, avec Foch, de l'armistice du 11 novembre 1918.

² Sur la foi d'Albert de Montet (*Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois...*, II, p. 206-208), qui se trompe, le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* fait encore de James, John-Philipp et David-Richard Morier des fils de David Morier († en 1770), qui fut peintre en vogue en Angleterre. Sur ce dernier, voir un article de Donald Morier-Genoud dans le *Journal de Château-d'Œx* du 23 décembre 1947, intitulé « La famille Morier en Angleterre ».